

cains peuvent espérer une extraordinaire révolution. Les outils, faciles d'accès, démocratisent les champs de production. Le numérique demande des moyens simples, légers et peu coûteux. Autrement dit, il marque la fin de l'élitisme dans ce domaine.

Est-ce pour cela que vous vous tournez vers la télévision ?

La télévision fait partie de mes domaines d'investigation. Je suis content du succès de la série *Kadi Jolie*, qui a développé mon audience dans la sous-région. Mais mon combat est celui des salles. J'y consacre l'essentiel de mon temps. Je le répète, sans elles, les films ne seront vus par personne. Le numérique est, là encore, une belle alternative. Il facilite l'indépendance dans la post-production. Dans la diffusion aussi. Le Ciné-Burkina, un des établissements que j'exploite, dispose d'un équipement de projection numérique de haute définition, qui n'a rien à envier aux salles américaines ou européennes de même type.

Autrement dit, vous encouragez le tournage en vidéo ?

Le terme de vidéo a une tonalité péjorative, il est synonyme de produit de bas de gamme. Je préfère dire nouvelles technologies. Même si le numérique n'égale pas encore l'argentique pour les professionnels,

« Le numérique est une sacrée chance pour le cinéma africain. Autant dire que c'est la fin de l'élitisme dans ce domaine. »

il n'en demeure pas moins que, pour les créateurs aux moyens limités, il constitue un bijou. On peut suivre, sur petit ou grand écran, une histoire d'amour ou un film d'action, sans même se dire qu'il ont été réalisés avec un modeste outil ! L'Afrique l'ignore, mais le numérique est une sacrée chance pour elle. Même le cinéma américain indépendant, qui a davantage de moyens, exploite ce filon. Mon prochain film, *Le Triomphe de l'amour*, se fera en numérique.

À vous entendre, le numérique est la panacée pour reconquérir les cinéphiles ?

Il ne faut pas comparer notre cinéma avec des marchés de plus de soixante-dix millions d'habitants, où le prix des billets frôle les 10 000-11 000 FCFA, alors qu'ils sont de 1 000 à 1 500 FCFA chez nous ! Pour continuer à exister, nous devons faire des films correspondant à nos économies. Qu'on ne se trompe pas pour autant. Ce n'est pas parce qu'il y a beaucoup de Bic et de crayons, qu'il y aura beaucoup d'écrivains !

Rien ne se fait au hasard. Le talent est indispensable. Dans le lot, certains perceront, forcément. Certaines œuvres sortiront du continent, voyageront... C'est parce que le cinéma américain ne produit pas moins de cinq cents films par an que dix à quinze d'entre eux se font remarquer. Les Français, avec leurs trois cents œuvres, réussissent à en exporter entre cinq et dix. Or nous, nous n'en faisons même pas dix, sur tout le continent ! En osant, on prendra même une belle revanche sur ceux qui voudraient stigmatiser nos valeurs, nos cultures.

Vous voulez dire que nos valeurs sont en péril ?

Absolument ! Quand on se promène à Cotonou, Douala, Ouaga, Dakar ou Bamako, on se croirait à New York ou Tokyo. Les modes vestimentaires sont toutes importées. L'enfant ne sait même pas ce que veut dire un tisserand. Qu'il soit à l'école ou pas, il est complètement sorti de sa culture. Parce qu'il ne la voit plus. Ses parents en parlent encore moins. Or les tisserands ou les for-

LE BONHEUR DU CINÉMA EST DANS LES CHAMPS !

BANLIEUE DE BAMAKO. Dans la cour d'une mairie de quartier, des centaines d'enfants sont assis sur des nattes. Une grande toile blanche est tendue devant eux ; une table, quatre chaises, un lecteur DVD, un vidéo projecteur, un groupe électrogène, une sono. Le dispositif du cinéma numérique ambulant (CNA). Le nom lui-même procède d'un double défi lancé au septième art en Afrique : celui des nouvelles technologies (le numérique) et celui de porter les images jusqu'à son public (cinéma itinérant, ambulant). Défi relevé : le CNA travaille sur trois pays, Bénin, Mali et Niger, depuis 2003. Plus de deux mille projections à son actif, qui ont réuni 1,5 million de spectateurs enthousiastes. « Presque invisible dans les pays africains eux-mêmes, le cinéma africain hiberne dans les cinémathèques européennes, quand il n'orne pas les festivals internationaux. » C'est ce constat du professeur Samba Gadjigo (dans *L'Afrique dans le centenaire du cinéma*) qui pousse inlassablement les équipes du CNA à prendre la route pour apporter le cinéma jusque dans les villages les plus reculés. Tous les jours, à 16 h 30, l'animatrice, le technicien et le chauffeur chargent le matériel magique. L'avènement des technologies numériques est du pain béni pour ce type de structure ; investissement financier très raisonnable, légèreté du matériel. L'argent n'en reste pas moins le nerf de la guerre. Cette association, basée à Paris, mais qui laisse une totale autonomie à son personnel salarié en Afrique, était au départ subventionnée par la Com-

mission européenne. Mais son budget de fonctionnement dépend des ONG ou des États. Sa réserve de films repose entièrement sur un partenariat avec l'Agence intergouvernementale de la francophonie qui lui octroie les droits de projection. Ainsi, sa vidéothèque de Bamako renferme plus de quatre-vingts œuvres, des fictions et des films de sensibilisation sur la prévention du sida ou du paludisme, l'hygiène, la place des femmes, la scolarisation. Car l'action du CNA se situe aussi sur un plan pédagogique. Une des grandes satisfactions, pour Kadidia Sidibé, cette femme (animatrice pour le Mali) de 40 ans. Pour les villageois, une séance du cinéma numérique ambulant est toujours un moment de fête. Le bouche à oreille fonctionne parfaitement bien, et les spectateurs viennent de tous les alentours. Avant toute projection, l'équipe se rend au village pour rencontrer le chef, les femmes, les jeunes. Depuis le début de l'aventure, aucun n'a refusé. Ce succès repose, en grande partie, sur les épaules de ses animatrices, toutes d'une énergie à couper le souffle. À l'image de Rosalie N'Dah, 31 ans, l'animatrice de la section béninoise, couturière, coiffeuse et arbitre de foot internationale. Combien de fois a-t-elle vu *Le Déménageur*, de Buster Keaton, ou *Bal Poussière*, d'Henri Duparc ? Elle ne sait pas exactement. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle continuera longtemps sillonner son pays pour apporter aux habitants des campagnes de la joie, et une ouverture sur le monde. □ Sarah Elkaïm